

## Jour de sortie

**Une sortie des pensionnaires d'un hôpital psychiatrique est l'occasion de décrire ceux qui effacent sur les vitres de l'autocar le monde extérieur dont ils sont exclus.**

L'hôpital des fous, vous le quittez une fois la semaine et pour affronter la foule vous vous tenez par les mains et par vos vêtements aux couleurs trop vives. Vous êtes esquif fragile, offert. On s'écarte. Ou bien on vous ignore. Et l'horizon nouveau dont vous vous faisiez fête est tout à coup trop vaste. L'abribus est une île, vous y reprenez force. L'un de vous mord son poing en bâillon sur sa bouche puis hurle tout à coup. Une autre est assise immobile, les yeux rivés sur l'en-dedans.

Vous repartez. Une rue à traverser vous affaire un moment. Des hommes, chacun dans leur voiture, dans leur file et leur droit vous klaxonnent. Houspillés par vos guides lassés, vous courez sans hâte, lourdauds qui attirent de loin les regards. Des enfants à qui vous souriez ont peur et serrent un peu plus la main de ceux qui les entraînent.

Le grand magasin, but de la promenade, attire dans sa chaleur votre petite troupe. Vous en sortirez rouges, sur vos visages l'excitation et la colère des enfants au manège, vos babioles en paquets brandis comme autant de trophées, avec dans vos yeux des choses vagues, un semblant de fin de fête, de promesse perdue.

Deux d'entre vous se querellent. On les sépare. Un chien passant par là s'effraie.

Tant d'agitation exténuée. Vous avez chaud maintenant.

On vous fait asseoir à l'ombre sur le banc devant le parc. Devant. Vous n'en franchissez pas la grille. Vous n'y entrez jamais. Vous vous tenez serrés comme on n'imaginerait pas se tenir, petits pois dans leur cosse de pierre vous vous agglutinez.

Un minicar va venir vous chercher. Il est tôt, l'après-midi est vaste. Mais vous rentrez puisque là-bas la nuit commence. Au réfectoire déjà votre couvert est mis.

Tête à l'envers vous perdez vos yeux dans le bleu tout là-haut. Les arbres font au ciel une robe de dentelle qui danse doucement pour vous seuls et vous suivez, bouche ouverte, ses ondulations lentes.

Parce que le bus arrive vous voilà ressaisis. Une affaire vous occupe et vous jetez de petits cris. Vous disputez âprement vos places immuables. Une infirmière vous donne à chacun un goûter. Vos gestes de la main effacent sur les vitres les voitures et les gens.

Quand l'autocar s'ébranle, vous faites vos sourires aux maisons que vous reconnaissez.

L'un de vous s'est mis à rire. Il empêche les têtes pesantes de sombrer tout à fait. Quelques bouches mâchonnent et chiquent longuement des litanies de mots.

Vous repartez chez vous, là-bas, vers les autres. Ceux qui ne sortent pas. Ceux qu'on ne verra jamais parce que des désastres plus grands que les vôtres les y tiennent attachés.

Le car au loin rapetisse. L'oubli peu à peu vous distrait.

**Monique Jouvancy**

**Revue Jim n°8, publiée par la maison d'édition « Bleu Autour »**